HERBERT GLADSTONE.

Le parti libéral d'Angleterre a confié récemment à Herbert Gladstone, le fils du "Grand Vieillard" qui a été si longtemps son leader, le poste de "chef de file" à la Chambre des Communes, un poste qui ne le cède en importance qu'à celui de leader. Le principal devoir du "whip"—une abréviation de "whipper-in," chef de file—est de s'assurer qu'aucun membre de son parti ne néglige ses devoirs parlementaires ou ne s'absente quand un vote doit être pris sur une mesure importante. M. Gladstone remplira, sans aucun doute, ses nouveaux devoirs avec fidélité et intelligence.

UNE DÉPECHE

—DU—

Cardinal Rampolla à l'Archevêque Chapelle.

L'archevêque Chapelle a reçu de Rome, hier soir, la dépêche suivante :

Archevêque Chapelle,
Nouvelle-Orléans, Etats-Unis,

Le Saint-Père vous autorise à consacrer l'archevêque Barnaba et l'évêque Blenk le 2 juillet prochain, même si les Brefs apostoliques ne vous parviennent pas à temps.

Signé :
Cardinal RAMPOLLA.

L'évêque Blenk a été vu au sujet du cablegramme que sa Grandeur l'archevêque Chapelle a reçu de Rome. Il a exprimé en même temps que de la surprise, un vif plaisir en apprenant que notre très distingué archevêque avait été l'objet d'un aussi flatteur procédé. Il a dit qu'il n'avait connaissance d'aucun cas semblable dans l'histoire de l'Eglise américaine, où le Saint-Siège, en la circonstance, s'écarte de sa traditionnelle façon de procéder.

Ce lui est une preuve de la confiance illimitée dont le Pape honore le Délégué apostolique, et de son désir de tout faire en son pouvoir pour faciliter à notre archevêque l'accomplissement de sa délicate mission. Léon XIII veut épargner à Mgr Chapelle toute anxiété à l'égard des deux nouveaux prélats ; cela est évident, car jamais il n'est venu à la pensée de Mgr Chapelle de solliciter, même indirectement, une pareille faveur.

La consécration des deux prélats est fixée au 2 juillet prochain. Ce sera une cérémonie d'une haute portée et très intéressante, non seulement pour la ville de la Nouvelle-Orléans, mais aussi pour les Etats-Unis, l'Ile de Cuba et Porto-Rico.

Notre éminent archevêque ne s'épargnera aucun effort mener à bien l'importante mission qu'il a acceptée. C'est un ardent travailleur qui a en vue l'avancement de l'Eglise et la prospérité du pays.

L'archevêque Barnada et l'évêque Blenk lui seront de puissants auxiliaires, car, eux aussi, auront à cœur en même temps que les intérêts religieux, les intérêts sociaux des populations dont ils vont devenir les chefs spirituels.

Déjà on avise, aux moyens de donner à la cérémonie du 2 juillet toute la solennité, tout l'éclat qu'elle comporte.

CHINE.

On a bien tort de prétendre que la Chine reste obstinément rebelle à la civilisation moderne et demeure enfermée dans son antique mépris pour toutes les inventions des barbares d'Occident. Non seulement on y construit des chemins de fer, on y installe des téléphones et des télégraphes ; mais encore, si l'on en croit la *Nature*, les Chinois commencent à se livrer à tous les sports pratiqués en Europe et se mêlent, tout comme les grands seigneurs et les grands financiers, d'avoir des écuries de courses. Il y a quelque temps, un groupe de riches Chinois de Singapour fit étudier la question des courses et de l'élevage par un comité et acheta en Australie pour 8,000 francs un cheval assez peu connu. A Singapour même, l'animal gagna tous les prix; mais nos sportsmen chinois ne voulurent point s'en tenir là, et ils envoyèrent leur cheval aux courses de Calcutta. Les Anglais l'accueillirent avec des rires et des moqueries de toutes sortes; il ne leur parut pas un seul instant admissible que le délégué de la race jaune pût disputer la victoire aux nobles chevaux de la plus puissante des nations civilisées. Ceci n'empêcha point le champion de Chine de gagner la "Coupe du vice-roi", qui est le Grand-Prix de l'Inde. C'est sans doute une bien chétive victoire que la Chine remporte sur l'Angleterre ; mais elle a suffi à contrarier l'amour-propre britannique. La Chine peut-être eût préféré une victoire plus positive et plus profitable ; mais il ne faut pas demander l'impossible et les Chinois, dont la sagesse est proverbiale, savent se contenter du peu que leur donne la fortune.

ROSA BONHEUR

(Notes et souvenirs).

On a enterré, le 29 mai dernier, Rosa Bonheur. Ce n'est pas seulement une grande artiste qui s'en est allée, c'est une figure des plus originales qui disparaît. Le gros public la connaissait peu, et pour cause: depuis fort longtemps, elle vivait retirée dans sa chère forêt de Fontainebleau et c'est à peine si, de ci de là, on racontait quelques anecdotes au sujet de sa tenue et de sa «ménagerie». On savait que, peintre d'animaux, elle avait chez elle des modèles,—et quels modèles!—non seulement toutes les bêtes de la ferme, mais aussi des sangliers, des cerfs, jusqu'a des lions! On savait aussi qu'elle s'habillait en homme, avec moins d'élégance toutefois que Sarah Bernhardt qui trouvait moyen d'être gracieuse même sous le costume masculin. On savait enfin qu'elle avait reçu, en son château de By, la visite de M. Carnot, president de la République, et qu'elle avait été présentée au tsar lors de la visite que Nicolas II fit au musée du Louvre en octobre 1896. Mais c'était tout, ou à peu près.

Rosa Bonheur avait des parents —(un frère, Isidore Bonheur, statuaire de talent, chevalier de la Légion d'honnur, âgé de 71 ans, et deux neveux, René et Hippolyte Peyrol-Bonheur, le premier, peintre; le second, sculpteur)—que sa mort a profondément affectés. Elle avait aussi de dévoués amis et, parmi ces derniers, les frères Tedesco, qui ont vécu dnas l'intimité de l'illustre artiste pendant plus de quraante ans et qui ont bien voulu raconter quelques particularités intéressantes de sa vie. C'est M. Tedesco père qui avait acheté à Rosa Bonheur, il y a cinquante-cinq ans, son premier tableau, «Moutons dans les Pyrénées»: il s'était établi depuis lors, entre l'artiste et la famille Tedesco, des relations étroites que, seule, la mort devait rompre.

Rosa Bonheur était installée à By depuis environ quarante-cinq ans. Elle y avait acquis une jolie propriété que par la suite elle agrandit considérablement et qui, actuellement, a une étendue de plus de trôis hectares. Elle vivait là, heureuse, avec son inséparable amie, Mlle Nathalie Micas, une artiste, elle aussi, et au milieu de ses bêtes, travaillant sans relâche, vêtue de ce ocstume masculin, inélégant, mais si commode, qu'elle avait adopté pour travailler et courir la campagne,—pantalon et gilet de drap, blouse de toile bleue. Une vraie tenue de paysan.

De même que Rosa Bonheur avait renoncé à tout pour se consacrer à son art, de même Mlle Micas avait renoncé au mariage pour rester avec son amie, qui était en même temps son maître. Et les deux femmes vécurent en sœurs, pendant plus de trente années. La mort de Mlle Micas, survenue il y a dix ans—le 21 juin 1889—causa une cruelle douleur à Rosa Bonheur, qui se confina dès lors de plus en plus dans sa retraite de By. Elle vendit sa villa de Nice, où elle avait pris l'habitude d'aller chaque année, avec son amie, passer les mois d'hiver, et elle ne se déplaça plus que pour venir, de temps à autre, à Paris, où elle avait un pied-à-terre, rue Gay-Lussac, 7, en plein quartier Latin.

Il y avait longtemps qu'elle avait ce petit appartement. Lors de la visite qu'il fit à By à l'automne de 1893, pendant sa villiégiature à Fontainebleau, M. Carnot rappelait à Rosa Bonheur qu'étant polytechnicien il lui était arrivé souvent de la suivre par les rues du Quartier, pour l'observer de près, tant était grande l'admiration que, déjà à cette époque, lui inspirait le talent de l'artiste. C'est lors de cette visite—huit mois avant l'attentat de Caserio!—que Rosa Bonheur faisait cette réflexion à M. Carnot:

«Ce n'est pas tout rose, n'est-ce pas? que d'être président de la République.» Hélas! elle ne croyait pas dire si vrai.

Rosa Bonheur menait à By la vie la plus simple du monde. Levée généralement de quatre à cinheures du matin, elle déjeunait d'une tasse de thé et d'un œuf à la coque, soignait ses bêtes, puis faisait atteler son poney noir, «Bijou» à une de ses nombreuses voitures (elle en avait une douzaine de toutes formes et de toutes dimensions), et elle allait faire une promenade en forêt. Jadis, elle avait comme cheval d'attelage une bête magnifique dont lui avait fait cadeau le colonel Cody, le roi des Prairies; mais ce cheval l'effrayait, elle qui n'avait peur de rien, par sa vitesse prodigieuse: de plus, il ne supportait pas l'écurie, accoutumé qu'il était à l'air vif et aux vastes espaces des pampas. Ne pouvant le conserver, ne voulant d'autre part le vendre, elle l'avait, un matin, tué d'un coup de revolver dans l'oreille.... Elle manisit d'ailleurs sans crainte les armes à feu; elle avait constamment à côté de son lit un revolver et un fusil chargés, et elle disait volontiers que si des malfaiteurs venaient à s'introduire dans sa propriété, «elle leur ferait gentiment leur affaire», sans avoir besoin de recourir à ses domestiques. Elle n'eut d'ailleurs jamais l'occasion d'exercer son talent de tireur sur des cambrioleurs....

Et les heures qui suivaient la promenade étaient consacrées au travail. Le dîner avait lieu à midi, le souper vers sept heures du soir. Repas d'une rare frugalité (le souper se composait d'habitude d'un potage et d'un morceau de fromage), mais suivis invariablement du café et.... de la cigarette. Rosa Bonheur avait, en effet, une passion pour le tabac. Elle fumait beauoup et ses doigts menus (ses mains étaient si petites qu'elle devait faire faire ses gants sur mesure) portaient les traces de la manipulation quotidienne de la «plante à Nicot».

Peintre d'animaux, elle adorait les bêtes, et celles qu'elle avait chez elle étaient l'objet de toute sa sollicitude. En ces derniers temps, elle possédait plus de cent cinquante oiseaux de toute espèce, des poules, des canards, des moutons, des vaches, des bœufs, des chevaux, des chiens; jadis, elle avait eu des cerfs, des sangliers et jusqu'à des lions. Elle avait fait l'acquisition de ces derniers, alors qu'ils n'étaient que lionceaux, dans une ménagerie forsine, de passage à Nice. Pour les transporter à By, elle les avait placés dans un grand panier d'osier, et au chef de la gare de Nice qui lui demandait ce que contenait ce colis:—«Des chats, répondait-elle en riant, de gros chats!» Le chef de gare, ayant regardé les animaux, fut fixé sur la race des prétendu chats; mais il connaissait et admirait l'artiste, il ferma les yeux et... Rosa Bonheur arriva sans encombre à Fontainebleau, avec ses fauves, après avoir effectué un trajet de plus de mille kilomètres.

Rosa Bonheur venait de temps en temps à Paris, mais elle n'y séjournait un peu longtemps qu'à l'époque des Salons. Elle s'installait alore dans son appartement de la rue Gay-Lussac, où M. A. Tedesco venait la prendre le matin à sept heures et demie, pour aller à l'exposition. La promenade à travers les salles se prolongeait jusqu'à onze heures. La grande artiste shectait les œuvres qui lui plaisaient particulièrement, mais, d'habitude, elle ne faisait choix que de tableaux signés de noms inconnus ou peu connus. C'était sa manière d'encourager les «jeunes». Elle admirait tous les grands artistes, ceux d'aujourd'hui et d'hier, mais elle avait une prédilection pour Alfred de Dreux, «le peintre, disait-elle, qui a le mieux rendu le cheval». «Il y a, ajoutait-elle, toujours quelque chose à apprendre dans ses tableaux.» Et elle avait successivement acquis une vingtaine d'œuvres de ce maître.

Elle était surtout intéressante à voir dans son milieu, et c'est dans son atelier de By qu'allèrent la trouver non seulement M. et Mme Carnot, mais encore l'empereur dom Pedro, le duc d'Aumale, le prince de Galles, la princesse de Battenberg.... La visite de l'impératrice Eugénie, allant, en 1865, lui porter elle-même la croix de la Légion d'honneur, est trop connue pour être rappelée ici. Elle recevait tous ces grands personnages simplement, en artiste, nullement intimidée, et leur faisait les honneurs de sa propriété. Elle avait fait en 1889 la connaissance du colonel Cody, qui lui avait fait cadeau du cheval dont il est question plus haut et lui avait donné toutes facilités pour venir faire des études de bisons dans son campement indien de Levallois-Perret.

Depuis la guerre, elle n'avait plus exposé au Salon. Elle ne s'était décidée cette année à envoyer un tableau au Palais des Machines que sur les vives instances de ses amis. Tout récemment, elle avait fait construire un nouvel atelier, près vaste, pour y installer et achever un grand tableau (hui mètres sur six), commencé il y a trente ans, et qu'elle destinait à l'Exposition de 1900. Ce tableau représente des «Chevaux battant le blé», suivant la coutume espagnole. Cette œuvre restera inachevée.

Et la grande artiste, enlevée en quelques heure à son art qu'elle aimait tant, à ses amis, dont elle était adorée, repose maintenant au Père-Lachaise, dans la tombe qu'elle avait fait construire pour son amie Mlle Micas. Après avoir vécu si longtemps côte à cote, voilà les deux amies réunies pour toujours dans la mort.

Rosa Bonheur sera sincèrement regrettée, car elle était bonne; son caractère était généreux et sa bourse était largement ouverte à toutes les infortunes. Elle semblait s'inspirer toujours de ces beaux vers de Coppée:

Donnez sans espoir qu'on vous rende.
Donnez sans savoir qui reçoit;
Car le plus beau geste qui soit,
C'est d'ouvrir sa main toute grande.

Oui, Rosa Bonheur sera pleurée, surtout de sa vieille domestique, Céline, qui était à son service depuis plus d'un demi- siècle;—Céline, douce et touchante figure qui rappelle celles de Pélagie, la fidèle servante des Goncourt, et d'Adèle Colin, la gouvernante d'Alfred de Musset, qui pleure encore aujourd'hui le poète des «Nuits», mort en 1857:

SOUVENIRS SUR DREYFUS.

Extrait d'une interview de M. René Maizeroy dans la curieuse enquête que publie M. Marcel L'Heureux à la «Liberté»:

«J'ai assisté, à la parade de dégradation et j'ai gardé la plus mauvaise impression de Dreyfus.

«Avez-vous jamaie vu un renard pris au piège? Tel fut l'effet qu'il me fit, et son cri d'innocence dont on parle tant, semblait le hurlement de la bête, affolée de s'être laissé pincer, pas autre chose! Ensuite avez-vous remarqué ceci: c'est qu'il a par avance fixé la date exacte a laquelle son innocence serait reconnue? C'est très curieux et très typique, cela. Vous ou moi en effet, nous aurions dit: «Mon innocence sera reconnue «un jour».» Lui en bon juif qu'il est, il tire son innocence «à trois ans», comme on tire un billet à ordre à trois mois.

«Enfin, il n'est pas douteux qu'il a avoué: je me rappelle très bien qu'après la dégradation je me trouvais au café Gangloff avec quelques amis et que le capitaine de Mitry, un de nos plus remarquables officiers, aujourd'hui commandant et qui est de la promotion de la Dernière de Wagram, comme moi, vint nous dire: «Vous savez, Dreyfus a avoué.» Et il nous rapporta le récit des aveux faits au capitaine Lebrun-Renault et au commandant d'Attel.

—Et ces aveux vous paraissent concluants?

—Je ne vois pas pourquoi ils ne le seraient pas.... Ils sont en tout cas plus concluants que tout ce que l'on a pu alléguer en faveur du traitre. Je vous avoue que toutes ces paperasseries d'avocats, toutes ces discussions sur les pointes d'aiguille, toute cette procédure chicanière qui a été mise en branle me répugne profondément.

Ah! ce maquis, nous y a-t-on assez promenés, égarés, bernés depuis dix-huit mois! Et cela pour un homme, un seul! Quand on pense qu'avec un peu de poigne un gouvernement qui aurait gouverné eût mis fin à cette plaisanterie!

PIANOS STEINWAY, KNABE, SHONINGER, MEHLIN, BEHR, WALDORF, SINGER, SOHMER, FISCHER.
MEILLEURES FABRIQUES,
PRIX LES PLUS BAS,
CONDITIONS LES PLUS FACILES.
715 RUE DU CANAL.
GRUNEWALD.

TEMPERATURE

Du 12 juin 1899.

Thermomètre de E. & L. Claudel, Opticiens. No 142 rue du Canal, Entre Carondelet et Baronne.

	Fahrenheit	Centigrade
7 h. du matin....	72	22
Midi.....	92	33
3 P. M.....	90	32
6 P. M.....	88	31

NAVIGATION FLUVIALE.

Départs de bateaux à vapeur

MARDI, 13 JUIN 1899.

Bas du fleuve—NEPTUNE, à 9 A M
Haut du fleuve—ST-JAMES, à 12 M
Madisonville—NEW CAMELLIA, à 4 P M
Rivière Ouachita—AMERICA, à 5 P M
Rivière Ouachita—CITY OF CAMDEN, 5 P M

MERCREDI, 14 JUIN 1899.

Old Landing—NEW CAMELLIA, à 8 A M
Bayou Lafourche—CHICKASAW, à 5 P M
Rivière Ohio—STATE OF KANSAS, à 5 P M

BULLETIN FLUVIAL.

Nouvelle-Orléans, 10 juin 1899.
L'étiage à 8 heures A. M.

Stations.	Pleine bas'or à la rive, pieds.	Ligne du danger, pieds.	Hauteur, pieds	Changements dans les dernières 24 h.
St-Paul	.....	14	9.7	—0.1
Davenport	10	15	7.0	—0.4
St. Louis	32	30	23.2	.4
Cairo	44	45	28.2	0.0
Memphis	32	35	13.4	—0.2
Helena	43	42	28.1	—0.1
Vicksburg	44	45	32.3	—1.2
Barbres	.....	.....	31.4	—..
Rivière Rouge	.....	.....	32.5	—0.9
Nlle Orléans	9	16	12.2	—0.4
Melville	.....	31	29.1	—0.3
Omaha	.....	18	12.5	—1.0
Kansas City	.....	21	21.0	—0.4
Pittsburg	30	22	6.2	0.4
Cincinnatti	45	50	11.5	—2.0
Louisville	.....	28	6.3	—0.7
Nashville	.....	40	4.0	—0.5
Chattanooga	33	33	4.1	+0.7
Fort Smith	.....	22	12.8	—0.5
Little Rock	.....	23	13.4	+2.9
Arthur City	.....	27	11.0	—1.1
Fulton	20	28	12.0	+2.4
Shreveport	21	29	9.7	+1.0
Alexandria	32	33	10.9	—0.4
Camden	26	39	11.3	—2.
Monroe	.....	40	21.8	+0.3

PRONOSTIC

Le Mississippi, au-dessous de Vicksburg, la rivière Atchafalaya baisseront lentement; la rivière Rouge au-dessous de Shreveport, et la rivière Ouachita au-dessous de Monroe, monteront légèrement.

Liste des navires partis pour la Nouvelle-Orléans.

NEW YORK.

Steamship El Paso, Gardner....parti 3 juin
Steamship El Dorado, Baker....parti 6 juin
Steamship Knickerbocker, Post.p.... 7 juin
LIVERPOOL.
Steamship Capella, Goldman....parti 27 mai
Steamship Louisianian, ——....parti 1 juin
Steamship Electrician, Fisher....parti 4 mai.
Steamship Nicaraguan, Chadwick parti 11 mai
Steamship Yucatan, Pearce....parti 17 mai
Steamship Jamaican, Daniel....parti 5 avril.
Steamship Magician, ——....parti 27 mai.
BARRY.
Steamship Wimborne, Dalton....parti 24 mai
SHIELDS.
Steamship Florida, Hansen....parti 3 juin
GENES.
Steamship Persian Prince, Macey parti 6 ma
S S Egyptian Prince, Walker...parti 18 avril
BREME.
Steamship Livland, Reims....parti 8 mai
Navire Suzanne, Knippenberg parti 15 avril
Barque Erema, ...propriété. parti 14 avril
Barque Gustav et Oscar——.partie 18 mars
RIO DE JANEIRO.
Barque Elsa, Kiehne....partie 4 mai.
SANTOS.
Navire Roland, Meyer....parti 31 mars
TRIESTE.
Steamship Vienna, Heglich....parti 24 avril
ROTTERDAM.
Barque Elizabeth Reemers....parti 26 avril
HAMBOURG.
Steamship Markomania....parti 20 mai
Steamship Adria, Kuhlman....parti 26 mai
Steamship Livland, Reims....par 13 mai
ELSINORE.
Steamship Alexandra, Rohde...parti 19 mai.
LONDRES.
Steamship Cayo Romano, Widgery parti 7 mai
SUNDERLAND.
Steamship Willowbranch, Ritson parti 20 mai
MARSEILLES.
Steamship Diesia, Coste....parti 19 mai
TENERIFFE
Steamship Amaranth, Chevers..parti 22 mai.
GOOLE.
Barque Clara, ——....partie 22 mai.

Liste des navires dans le port.

STEAMERS. Nom	Destination	Quaissage
Alabama	Bluefields	1er dist 15
Barden Tower	Glasgow	Southport
Europa	Mediterrannée	Chalmette
Espana	Bocas del Toro	1er dist 15
Frederick Knight	Hambourg	Stuyvesant dock
Fulton	Bocas del Toro	1er dist 14
Gladiolus	Espagne	1er dist 31
Inchmaree	Havre	Stuyvesant dock
Inchulva	Rotterdam et Havre	Chalmette
Mexican	Liverpool	Gretna
New Orleans	New York	Alger
Parran		Stuyvesant dock
Ramon de Larrinaga	Barcelone	2me dist 7
Riojano	Havre	4me dist 42
Styria	Gene	3me rue
Texan	Liverpool	Westwego
Whitney	Laid up	Alger
NAVIRE.		
Heinrich	Breme	Southport
Kaiser	Breme	Southport
BARQUES.		
Europa	Portugal	9me rue
Matador	Breme	Southport
Nanny	Portugal	5me rue
Ore		Alger
GOELETTE.		
D H Rivers	Boston	Gretna
Rita Cue		6me dist

CHAS. A. ORLEANS,
Dessinateur et Contracteurs de
TRAVAUX DE STATUAIRE
ET DE MONUMENTS.
Caveaux de Cimetières et Mausolées
UNE SPÉCIALITÉ,
226 RUE CARONDELET,
NOUVELLE-ORLEANS, LNL.
27mars—

JULES ANDRIEU.
—Successeur de—
ROCHEREAU & ANDRIEU
AGENT D'AFFAIRES,
912 rue Gravier.

L'UNION FRANÇAISE.

Avis aux détenteurs d'obligations.

Nouvelle-Orléans, 19 mai 1899.

TIRAGE DU 19 MAI 1899.

Nos 4—10—14—25—30—36—37—40—51—52—55—69—82—83—92—101—103—110—111—117—123—126—130—146—153—157—158—159—172—183—191—193—194—209—211—213—214—216—217—219—221—223—224—227—228—229—234—237—239—240—243—245—247—250—255—257—260—262—267—272—281—282—291—296.

TIRAGE DU 9 FEVRIER 1898.

Nos 6—11—20—39—42—60—86—106—118—119—151—152—154—155—171—185—197—212—225—265.

Les porteurs desdites obligations sont avisés d'avoir à se présenter chez M. Aug. Castel, trésorier, coin Royale et Dumaine (de 9 à 11 heures A. M.) pour en toucher le montant. L'intérêt cesse à partir du jour du tirage.

F. JAUBERT, Président.
GEORGE DAMIENS, Secrétaire
19 mai—1m—ven dim mar

Feuilleton

—:DE:—

L'Abeille de la N. O.

No 10 Commencé le 1er Juin 1899

Mortel Outrage.

GRAND ROMAN INÉDIT

PAR JULES MARY.

PREMIÈRE PARTIE.

UN SOIR DE BATAILLE.

VIII

LA DÉLIVRANCE.

(*Suite.*)

—Ne reste pas là, ma chérie... Une balle égarée, peut-être.... Tiens, vois ces vitres brisées.

—Qu'est-ce que cela me fait? dit-elle, brusquement, sans réfléchir.

La mort!.....Oui.....Quelle joie! quelle délivrance!

Et Michel, pour la première fois soupçonneux, la fait tresaillir d'un mot:

—Tu étais donc bien malheureuse!

Au fond du hall, le major s'était mis à soigner Joseph.

—Asseyez-vous là.... et même, couchez-vous, mon garçon....

—Ça n'est pas de refus, monsieur le major, depuis le matin qu'on trime.....

Le chirurgien avait enlevé la guêtre, le godillot, mis le pied à nu.

—Ah! ah! ce n'est rien....un doigt enlevé, seulement.

—Lequel, monsieur le major? demanda naïvement le soldat.

—Le petit, mon vieux.

—Eh bien, tant mieux, dit Joseph, philosophe.... J'y avais justement un bougre de cor....

—Guéri, ton cor, garçon.

—Figurez vous, monsieur le major, j'étais couché derrière un tas de betteraves et toutes les fois que je me montrais, v'lan! les bales rappliquaient....C'est pas de jeu, ça, monsieur le major, on ne devrait pas toujours tirer sur le même....Aïe! aïe! c'est un peu trop serré, sauf votre respect ....Là, ça va mieux....

—C'est fini, garçon....à un autre....

—Merci; ça sera mieux qu'avant, pas vrai? Un doigt de moins! C'est pas toujours celui-là que je me fourrrai dans l'œil!

Il se releva, prit son fusil et marcha tout en boitant.

Michel lui glissa son porte-monnaie:

—Tu partageras avec Barthélemy.

Joseph se confondit en effusions, puis, soudain, se cognant la tête:

—Triple buse que je suis.... j'allais oublier de vous donner des nouvelles....

—De qui?

—Au fait, vous savez peut-être ce qu'il est devenu?

—De qui veux-tu parler?

—De M. Frdéric!...

—Frédéric!....

Une double exclamation. Mais, pendant que Michel s'élance vers Joseph, lui prend les mains, le conjure de s'expliquer, Henriette s'appuie contre la muraille, les doigts étreignant son cœur, prise d'étouffements.... comme frappée à mort....

—Tu l'as vu? Tu l'as rencontré? Il est vivant? Parle, mais parle donc!

—Sûrement que je l'ai vu, puisqu'il est sergent dans ma compagnie.... N'est-ce pas, Barthélemy?.... Engagé pour la guerre, comme nous.....

Barthélemy était aux mains du major qui examinait sa blessure.

Interpellé par son camarade, il se retourna:

—Un rude soldat, même.... pas froid aux yeux, je vous en réponds.... mais triste! triste! jamais à la rigolade.... et ma foi, il faut bien vous le dire, il a l'air de se battre comme s'il avait juré de se faire trouer la peau! Aïe! aïe! monsieur le major, prenez garde, nom d'un pétard!....

—Dis donc, toi si tu te tenais un peu tranquille.... fit le médecin.

—Excusez, monsieur le major, mettez-vous à ma place, pour voir....

Frédéric soldat! Frédéric auprès de lui!

Son amant revenu! son amant cherchant la mort au milieu de cette mêlée!....

Voilà ce que Michel pensait! ce qu'elle pensait aussi, la malheureuse, sans force, sans voix, près de s'évanouir sous le coup d'une émotion trop forte!

Joseph, placidement, reprenait tout en sortant:

—Quant à être vivant à cette heure, difficile de vous renseigner là-dessus....Tout ce que je peux vous dire, monsieur Michel, c'est qu'il l'était encore il y a un quart d'heure, pas même blessé!....

—Où se trouvait-il en dernier lieu?

—Près de la forêt de Marchenoir.... on s'y bat encore.... Ecoutez!....

Il cria à Barthélemy:

—Allons, vieux, en avant, et mets ton fusil sur l'épaule droite.

—Pourquoi, vieux?

—Parce qu'il me semble que ce n'est pas encore aujourd'hui que nous passerons l'arme à gauche!

Et les braves garçons sortirent.

Cinq minutes après ils disparaissaient dans les vignes.

Il commençait à tomber une pluie froide, de la neigne fondue; le ciel était bas, complètement chargé de nuages de plomb.

Soudain Michel, dans un mouvement nerveux, attire sa femme contre son cœur, la garde un instant embrassée.

—Adieu!

—Où vas-tu?

—Puisque Frédéric est auprès de nous, je vais essayer de le rejoindre....

—Au hasard? A travers mille dangers!

—Qu'importe! Je veux savoir ce qui se passe en lui, les raisons de sa fuite, de son silence.... J'ai le droit d'obtenir de lui l'explication d'une conduite aussi mystérieuse, aussi étrange... Je le ramènerai ici, auprès de nous....

—Oui, oui, va, ramène-le....

Et se reprenant, comme si elle craignait d'avoir laissé deviner son secret:

—Frédéric se bat; il fait son devoir de soldat; il ne t'obéira pas....

—Je veux le revoir....Et si nous sommes encore une fois battus, ce château et le village seront envahis par les Bavarois... Je n'aurai de chance d'embrasser Frédéric que s'il est blessé ou prisonnier....Autrement, il suivra la retraite de l'armée et nous seront séparés de nouveau, peut-être pour toujours. Tu vois bien qu'il faut que je coure à sa recherche....

La fusillade crépitait. De temps en temps des balles perdues venaient s'aplatir contre les murailles de Rozière. Henriette eut un frisson.

C'était courir à une mort presque certaine que de s'élancer ainsi, au hasard, à la recherche de Frédéric, au milieu de ces dangers.

—Reste.... j'ai peur.....

—Tu m'aimes donc?

—J'ai peur.... je t'en prie, reste auprès de moi!

—Chère Henriette, à côté de ma tendresse pour toi, il y a dans mon cœur, tu le sais, une affection rivale, celle que j'ai pour mon frère, pour mon bon Frédéric.... Je veux le revoir, il le faut, au péril même de ma vie.....

—Va donc.... Je suis trop certaine de ne pas te convaincre pour insister encore. Je ne te retiens plus.....

Il l'étreignit convulsivement et se sauva.

Elle se précipita vers la baie vitrée du hall et le regarda partir. Bientôt il se perdit dans les sentiers creux de la campagne. Elle resta là, longtemps, recevant parfois, par les vitres brisées, de la poussière qui s'effritait des murs extérieurs, à tous les coups des balles qui s'y écrasaient.

Elle y était insensible, ne se doutant même pas du danger.

Elle ne pensait qu'à Frédéric.

Où était-il? La mort l'avait-elle épargné? Le reverrait-elle?

Tout à coup, elle se penche... Il lui semble voir, là bas, une figure qu'elle reconnait? Est-ce bien vrai? Ne me trompe-t-elle pas?.... Au milieu de tous ces soldats hâves, brunis par les pluies, le vent, le soleil ou le froid, salis de toutes les boues, maigres, spectres de guerre et de défaite, le soldat qu'elle croit apercevoir, est-ce bien son amant?.....

Ils sont une vingtaine qui se courbent, rampent, s'arrêtent pour tirer, prennent leur course et se dissimulent de nouveau.

De la forêt de Marchenoir, l'ennemi tire sur eux.

Un moment ils s'arrêtent en bordure des vignes.

Ils ont mis baïonnette au canon.

C'est tout ce qui reste d'une compagnie du 31e, hachée par la mitraille.

Un sergent, qui les commande, lève son fusil en l'air, enlève ses hommes, leur montre les bois et crie d'une voix forte:

—Vive la France:

Et ils s'élancent vers Marchenoir. Cinq ou six tombent en route. Les autres y pénètrent; le sergent est du nombre.

Et cette fois, elle l'a bien re-